

# Anne M é r i v a l

*Roman inédit*

Par MADELEINE

*(Anne-Marie Huguenin)*

---

*Roman-feuilleton paru dans*

*La Revue Moderne,*

à Montréal, d'octobre à décembre 1927.

*(Publié pour la première fois en roman individuel)*



Octobre 1927



Novembre 1927



Décembre 1927

---

*La Revue Moderne.*

MONTREAL

*Octobre, novembre et décembre 1927*

# **Anne MÉRIVAL**

**Madeleine (Anne-Marie Huguenin)**



**La Revue Moderne, Montréal, 1927**

Exporté de Wikisource le 28/12/2016

# Anne M é r i v a l

*Roman inédit*

*Par MADELEINE*  
*(Anne-Marie Huguenin)*

---

***Roman-feuilleton paru dans***  
***La Revue Moderne,***  
**à Montréal, d'octobre à décembre 1927.**  
*(Publié pour la première fois en roman individuel)*



Octobre 1927



Novembre 1927



Décembre 1927

---

*La Revue Moderne.*

MONTREAL  
*Octobre, novembre et décembre 1927*

## TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

---

- I. — Chapitre I
  - II. — Chapitre II
  - III. — Chapitre III
  - IV. — Chapitre IV
  - V. — Chapitre V
  - VI. — Chapitre VI
  - VII. — Chapitre VII
  - VIII. — Chapitre VIII
  - IX. — Chapitre IX
  - X. — Chapitre X
  - XI. — Chapitre XI
  - XII. — Chapitre XII
  - XIII. — Chapitre XIII
  - XIV. — Chapitre XIV
-





# I

**E** LLE sentit que l'on effleurait son bras, et violemment elle tressaillit comme au sortir d'une pensée trop absorbante dont il faut se détacher tout de suite, alors que notre âme engourdie proteste :

— Ce sera votre tour, dans quelques minutes.

Elle s'avança vers la coulisse, glissa un rapide coup d'œil sur la salle brillante remplie d'une foule élégante et aimable, d'une foule qui poliment, attendait le grand numéro de ce concert, sa conférence à elle, que l'on avait annoncée en termes enthousiastes, et qu'elle avait pourtant l'impression d'avoir conçue médiocrement pour l'assistance qu'elle contemplait en ce moment, et dont elle avait peur, une peur atroce qui la mordait au cœur, et l'empêchait presque de respirer. Elle porta la main à sa poitrine et murmura tout bas : « Jamais je ne pourrai parler... » Elle entendit vaguement qu'on l'encourageait, et remarqua une petite fille blonde, qui venait de chanter, et lui souriait, en écoutant encore les acclamations qui avaient salué son succès d'être jeune, jolie et bien douée — C'est votre tour, répétait-on autour d'elle.

Elle eut un soupir de détresse, et tourmenta, de ses mains

fiévreuses, le manuscrit roulé, avec un soin attendri, presque respectueux, ce manuscrit qui ne lui inspirait plus aucune confiance, en ce moment où elle allait affronter la critique. Un grand monsieur distingué lui offrit le bras, elle le prit machinalement, et écouta la foule qui lui faisait fête. Puis elle entendit que le monsieur parlait, qu'il vantait son talent, son dévouement chaleureux à la classe malheureuse, son raffinement et sa délicatesse. Un brouhaha se fit, puis le silence, et dans ce silence, elle reprit la pleine possession de son *moi*, et commença de sa voix chaude et prenante...

On ne savait rien d'elle que le nom dont elle signait des articles pleins d'un sentiment généreux et tendre, et ce public, qui l'avait faite sienne, ne se préoccupait guère de deviner la personnalité qui lui restait étrangère. Ce soir, il se réjouissait de la trouver jeune, gracieuse, et presque jolie, à force d'expression et de vie. Elle aurait été vieille, laide et mal fichue qu'il l'aurait acceptée tout de même, avec moins de plaisir sans doute, mais avec l'indiscutable sympathie due à sa vie cérébrale, si fière et si consciencieuse qu'elle appelait tous les respects. Et de ce sentiment, Anne Mérival était très heureuse : car elle en comprenait l'admirable valeur, et en appréciait l'enthousiaste témoignage. Elle éprouvait dans l'atmosphère de cette salle échauffée de sympathie l'émoi d'une popularité qui la touchait et l'émerveillait ! Aussi elle n'aurait rien voulu dire, ni penser même, qui aurait diminué cette estime qui la flattait et l'aidait dans son œuvre, une œuvre de pensée et de bonté qu'elle exerçait, par dilettantisme peut-être, mais plus encore par patriotisme, ayant compris tout de suite le bien qu'elle pouvait opérer dans les âmes féminines qui

s'abandonnaient à sa direction. Et toute sa conférence portait ce soir-là sur le rôle que la femme devait jouer dans la vie canadienne pour accomplir la tâche confiée à son intelligence et à son cœur. Elle parlait simplement, mais avec des mots qui élèvent et consolent ; elle n'avait ni geste banal, ni phrase retentissante, et si ce n'avait été l'émotion qui vibrait par instants dans sa voix, rien n'aurait traduit le trouble de sa nervosité, ni la joie de l'artiste communiant à l'intelligence d'une foule qui la comprenait, et plus encore, l'aimait. Elle se sentit bientôt si certaine de son ascendant sur cette salle sympathique qu'elle oublia de lire, et se laissa aller à traduire son rêve de philanthropie, son besoin de bonté et de dévouement, les yeux fixés sur tout ce monde qui l'écoutait et la regardait, heureux de la sentir émue et généreuse. Soudain, elle aperçut, fixés sur elle, des yeux déjà vus, mais dont l'expression lui avait jusqu'ici échappée, des yeux qui l'éblouirent fugitivement par leur douceur et leur éclat, des yeux qui fouillaient son âme et s'étonnaient peut-être de la trouver si sereine alors que de partout l'hommage montait vers elle, capiteux et bouleversant. Elle détourna son regard, mais pour revenir vers ces yeux qui l'étonnaient comme une trouvaille, qui la jetaient dans un trouble d'énigme, et la rendaient plus éloquente et plus sincère dans l'expression des idées de charité et de vie qu'elle exprimait, avec le désir intense, de soulager la misère humaine. Elle vit rapidement que l'homme aux yeux ardents était accompagné d'une femme, la sienne, celle qu'il avait choisie, elle le savait, et chèrement aimée pour ses qualités morales, son talent profond de musicienne. Et ce soir, dans l'atmosphère enthousiaste de cette assemblée, il subissait l'emprise de cette jeune fille qui

possédait la grâce et le talent et se souciait peu, lui avait-on dit, des hommages qui montaient vers sa jeunesse charmante et pure. Il se demandait sans doute le secret qui habitait en ce cœur inexpérimenté et pourtant si confiant que la tendresse et même l'amour avaient dû hanter et meurtrir peut-être ? Les yeux la tourmentaient de plus en plus et là Anne sentit qu'elle allait bafouiller ; elle rassembla fébrilement ses pages, y retrouva les phrases et relia son discours avec un sang froid qui l'étonna elle-même. Puis elle eut fini, et alors la salle l'applaudit très sincèrement. Elle connut les joies du vrai triomphe, la petite Anne Mérial ; elle les connut dans toute leur ferveur, l'humble petite fille venue d'un lointain village vers la grande ville, sans autre intention de conquête, et qui, cependant avait séduit toute la foule par la puissance de son talent, mais plus encore par le charme de son humilité tendre. Dans la coulisse, elle retrouva des camarades qui la félicitèrent, heureux du succès de cette jeune compagne venue dans leur vie travailleuse, et qui, loin de gêner le cercle, y avait apporté sa discrète bonté et son attention fraternelle. Elle retrouva aussi l'amie, la seule en qui elle eut toute sa confiance, Henriette Mélines, presque sa sœur, venue avec elle du même village, une artiste qui prenait sa place dans le monde des musiciens et s'y taillait une réputation solide. Henriette ouvrit ses bras à Anne, et l'y retint embrassée.

— Que je suis fière de toi, ma petite Anne, tu as été superbe !, — dit-elle avec des larmes dans la voix.

Anne ne répondit pas, car elle avait vu s'avancer un couple qui gênait son élan d'affection.

Elle les connaissait tous deux, un peu vaguement, et sans les

aimer. Elle, surtout dont elle redoutait l'inimitié, et dont elle avait confusément senti la malveillance, et lui dont les yeux l'avaient si étrangement suivie toute cette soirée de leur ardeur étonnée et asservissante. Ils occupaient tous deux une situation qui appelait les égards. Lui dirigeait presque ce que l'on est convenu d'appeler l'élite intellectuelle, et on lui prêtait politiquement la plus grande influence ; elle, jouissait d'un prestige indéniable, conquis facilement peut-être, mais dont l'on ne pouvait contester l'influence.

M. Paul Rambert s'inclina respectueusement, et exprima de fort jolis hommages que sa femme approuva en des termes mesurés et précieux dont Anne ne prit nul souci. Elle remercia simplement, tendit sa petite main gantée de blanc, que la femme effleura à peine, le regard déjà loin, comme pour affirmer son indifférence mais que le mari retint captif, un tout petit moment, assez pourtant pour qu'Anne pût y discerner plus qu'une banale attention. Une fois encore leurs yeux se rencontrèrent et cette fois, Anne s'effara comme d'un danger. Elle retira vivement sa main, et dit, d'une voix neutre :

— Bonsoir, Monsieur !

Puis, ils s'effacèrent devant les autres qui demandaient à saluer la conférencière. Ce fut pendant quelques minutes un retour d'ovation, et plus chaleureux et plus passionné que celui de la salle.

Anne Mérival en avait le cœur émotionné. Quelle joie de se sentir forte dans sa faiblesse ! Quelle fierté de se savoir ainsi comprise et aimée, sans une haine sérieuse, tout au plus quelques dépits qui s'affirmeraient plus tard, mais qu'elle n'appréhendait même pas ce soir. Puis quand tout le monde fut

parti. Henriette se rapprocha d'elle et l'embrassa chaudement.

Elles s'en allèrent, seules toutes les deux, attendues par le vieux cocher qui les accompagnait souvent dans leurs courses du soir, seules, et si heureuses de leur indépendance, et de leur amitié que rien plus ne leur semblait désirable.

Dans la voiture, les fleurs embaumaient, rappelant le triomphe de ce soir... Anne n'y pensait plus, toute reprise par la pensée des devoirs de demain, et Henriette s'absorbait à son tour dans la préoccupation du concours à affronter.

— Allez doucement, et passez par la rue Sainte-Catherine, fit soudain Anne qui avait encore besoin de lumière et de vie autour d'elle. Et comme Henriette se tournait, surprise de ce souhait exprimé par Anne la sage, elle lui sourit doucement, en expliquant :

— Je crois que je suis un peu grise, ce soir, et il m'en coûtera de rentrer dans ma chambre sombre et froide, d'y rentrer seule. Me voilà déjà gâtée, ma pauvre Henriette par un tout petit succès... je n'ai pas ta force de caractère, vois-tu, et l'encens, moi, cela m'enivre... et le plus fort, c'est que rien n'y paraît, et je suis sûre que personne ce soir ne s'est douté combien j'étais contente, oui, contente...

Toutes deux ne parlèrent plus, toutes à la joie de regarder la foule animée qui sortait des théâtres et des cinémas, se hâtait vers les grands cafés, et les maisons brillantes où l'on se sent attendu. Cette joie leur fit mal pourtant ; personne ne les attendait les deux vaillantes, et elles allaient rentrer dans de petites chambres à peine arrangées, où rien ne vivait de leur vraie pensée, des petites chambres où elles n'arrivaient que le

soir, brisées de fatigue et torturées de sommeil

Soudain la grande clarté s'éteignit, la voiture filait maintenant dans une rue triste en profilant son ombre agrandie sur la neige grise. Anne était chez elle. Elle se pencha et embrassa Henriette sur la joue.

Et tandis que la voiture continuait dans la nuit, Anne Mérival montait les deux étages de sa maison. Les corridors étaient sombres. À peine filtrait-il parfois un filet de lumière de quelques portes mal closes. Mais elle avait l'habitude de regagner ainsi sa chambre dans le noir, et elle ne s'effarait nullement de cette obscurité. À tâtons, elle trouva sa porte, et sentit en entrant qu'il n'y faisait pas chaud. Elle frotta une allumette, tourna le gaz, et une faible lumière éclaira une chambre assez grande, mais où rien d'élégant ne dominait. Prestement, elle enleva sa jolie robe rose, défit ses longs cheveux blonds, et dans sa robe de nuit, elle apparut si mignonne et si fragile que s'apercevant dans la glace, elle eut presque pitié de cette petite créature qui rêvait pourtant de bien grandes choses.

— Mon Dieu que c'est laid ici ! dit-elle tout haut pour se soulager. Puis comme elle frissonnait, elle tira de son lit, la couverture de laine, s'en enveloppa commodément, s'assit à sa petite table, et se mit à écrire :

« Vous auriez été content de moi, ce soir, je le crois, mon cher Jean, content de mon tout petit succès. Cela s'est bien passé. La salle était sympathique, et la conférencière fut un peu applaudie... Mais je vois votre regard mauvais se détourner... Non, vous n'aimez pas que je parle de ces choses, et rien de ce qui touche à ma vie laborieuse ne vous intéresse. Vous lui en

voulez à cette vie-là de m'avoir sortie de l'ornière, où je végétais là-bas, et où pour rien au monde je ne voudrais retourner toute seule... Non, rien ! Pourquoi ne voulez-vous pas revenir de vos théories surannées, qui interdisent aux femmes de chercher leur voie et de la suivre... L'idée est en marche, mon ami, et seriez-vous plusieurs qui comme vous, trouveriez indignes les pauvres petites ambitions de la femme, qu'elle ne songerait pas moins à les faire triompher... Et quand il s'agit de la femme que vous aimez, vous devenez tout simplement féroce, et rien ne peut vous faire pardonner la liberté que nous prenons d'avoir du talent. Et vos préventions ne se tournent que vers la littérature. Vous admettez qu'une femme soit artiste, mais vous n'admettez pas qu'elle acquiert une notoriété littéraire. Ce n'est pas très logique mais cela vous occupe en vérité fort peu. Dans le domaine de la pensée, vous voulez être seuls à régner. Et puis, vous alléguez que votre amour s'énerve de voir la femme que vous aimez, livrer sa pensée, dévoiler son âme, et mettre à nu son cœur, devant la foule indifférente qui peut en prendre toute la part qui lui est ainsi abandonnée... Mais croyez-vous vraiment, mon ami, qu'une musicienne n'en donne pas tout autant ? Vous direz non, parce que vous la comprenez moins, mais ceux qui entendent notre sublime Henriette vous diront bien que oui, s'ils veulent être sincères. Dans la littérature, nous nous manifestons plus entièrement peut-être, mais c'est ainsi que la joie devient plus profonde et plus entière... Autrement comment vivrions-nous, nous les pauvres femmes qui devons lutter jour par jour, pour arracher notre vie, si nous n'avions la joie complète de *réaliser* un idéal... ? Et tout le bien qui se peut faire ainsi, par la seule magie d'un article ne l'imaginez-